

L'avenir passe par la mémoire

JACQUES BEAUCHEMIN, *La Souveraineté en héritage*, Montréal, Boréal, 2015, 180 pages

Louis Perron

Volume 10, numéro 1, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79439ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perron, L. (2015). Compte rendu de [L'avenir passe par la mémoire / JACQUES BEAUCHEMIN, *La Souveraineté en héritage*, Montréal, Boréal, 2015, 180 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(1), 32-34.

L'AVENIR PASSE PAR LA MÉMOIRE

Louis Perron
Vice-doyen, Université St-Paul

JACQUES BEAUCHEMIN
**LA SOUVERAINETÉ EN
HÉRITAGE**
Montréal, Boréal, 2015, 180 pages

Jacques Beauchemin avoue sans ambages être un souverainiste fatigué, épuisé, «à bout de souffle» (p. 16). On le comprend facilement: pour un homme de sa génération qui, comme il l'écrit, a longuement réfléchi au destin collectif du Québec, il est difficile d'échapper à l'impression d'une fin de cycle, à l'épuisement d'une époque, et au constat que l'occasion a été échappée pour de bon. Comme tant d'autres, il a entrevu la terre promise, mais n'y est jamais entré. Qui pourrait lui reprocher d'être lucide et inquiet? Pour tous ceux qui ont milité intensivement pour la souveraineté du Québec, le résultat est décevant. Beauchemin part d'un constat indiscutable: l'épuisement actuel du projet de souveraineté, l'essoufflement des promesses d'émancipation politique des dernières cinquante années et plus largement, l'exhaustion du projet collectif historique québécois, c'est-à-dire le recul de ce qui a alimenté notre résistance historique.

Comme il l'affirme en préface, son livre est le fruit mûr d'une longue réflexion sur l'existence collective des Québécois. Il en conclut que nous sommes à la fin d'un long parcours d'où nous sortons fatigués, incertains, hésitants face au pas qui reste à franchir pour accéder à l'indépendance. L'enjeu de notre situation historique actuelle porte sur la volonté d'indépendance dont nous ne sommes plus certains. Enjeu crucial, car, par défaut d'attention, nous risquons de manquer notre rendez-vous avec l'histoire.

Le thème de l'ambivalence traverse le livre. Celle de Beauchemin lui-même d'abord, que l'on sent tiraillé entre le sursaut d'espérance et l'aveu de la défaite. S'il se défend d'être un prophète de malheur, il récuse tout autant l'optimisme facile. Plus que tout, il refuse le défaitisme. Il ressent au contraire l'exigence d'entretenir l'espoir envers le futur, au nom du devoir de mémoire, de fidélité envers nos prédécesseurs dont nous oublions l'incessante résistance et l'entêtée persistance. C'est bien notre infidélité à l'héritage de nos devanciers qui nous mine.

Le sentiment de l'urgence, de la dernière heure l'anime. Est-il trop tard? Parviendrons-nous à l'ultime victoire sur notre destin? Mais il refuse l'adieu final, il espère encore le dernier sursaut. Il y a

du tragique chez Beauchemin qui se sent poussé, tel Sisyphe, à reprendre constamment la tâche. Il refuse de se rendre, de renoncer. Il conserve l'espoir d'accéder enfin à la maturité. Nous sommes acculés à nous poser la question décisive: avons-nous encore la volonté? Parviendrons-nous enfin à franchir le fossé jusqu'ici insurmontable entre une espérance et notre doute chronique envers nous-mêmes quant à la possibilité de réaliser l'objectif de la souveraineté? Une chose est certaine: nous ne pouvons plus nous esquiver, nous dérober: «Mais, parce que nous arrivons au bout de notre fatigue, nous devons cette fois nous refuser au déni, à l'esquive et à la consolation que procurent les appels à la "prochaine fois"» (p. 25). Nous sommes au terme d'une période historique, au dernier moment, et le temps se fait court. Un sursaut de lucidité est exigé de nous:

[...] nous ne pouvons plus différer plus longtemps le rendez-vous que nous avons avec elle. Ou bien nous serons à l'heure dite sur la place du village où nous attendent les ancêtres et nos petits-enfants, ou bien, chacun chez soi, nous aurons succombé à la fatigue dans la lumière faiblissante d'une trop longue attente (p. 25-26).

Il existe pour Beauchemin un devoir moral de répondre à l'appel et au défi de l'histoire. La question cruciale, essentielle, est celle de la volonté:

La question qui se dresse devant nous à présent et qui interroge en réalité toute notre histoire est de savoir si se trouve toujours en nous la volonté qui, comme un fil tendu de la conscience historique canadienne-française puis québécoise, nous a fait vouloir être sujets de nous-mêmes et témoigner au monde de notre existence en tant que peuple (p. 25).

Ce devoir est indissociable d'un devoir tout aussi moral de lucidité: si nous devons renoncer à l'indépendance, que ce soit dans l'aveu de la consommation de notre échec, dans l'honnête reconnaissance que nous n'avons pas tenu promesse. Si nous devons abandonner, nous rendre, que ce soit lucidement, sans remords ni culpabilité. Il nous faut assumer nos responsabilités et mourir les yeux ouverts, seule condition d'un possible salut qui sauvegarderait du naufrage total. C'est cette dimension morale qui circonscrit ce carrefour historique, ce point de non-retour où nous sommes: ou la volonté de souveraineté, et l'accession à l'indépendance, ou la lucidité du renoncement définitif sans déni.



Pour Beauchemin, il existe un mystère de l'histoire québécoise qui est en même temps un jugement. Nous savons notre domination, nous hésitons à y mettre fin, et pourtant nous portons la conviction que nous devons le faire. Nous sommes enserrés dans l'étau que forment d'une part notre désir de durer et d'autre part la tentation de la mort. Que faire pour dénouer une fois pour toutes cette condition tragique, cette irrésolution qui nous brise, pour déjouer ce fondement de l'identité québécoise qu'est l'ambivalence? La reconnaître, l'avouer, en surmonter le déni en la confrontant dans un ultime combat où notre destin enfin sera scellé, notre dilemme enfin surmonté, notre histoire enfin achevée.

Mais nous sommes victimes d'amnésie, de délit de mémoire. Pour plusieurs d'entre nous, «[...] le rappel des combats de naguère résonne comme un bruit de fond» (p. 21). Notre rapport au passé est dédramatisé. L'urgence de la souveraineté s'est perdue, nous sommes coupés de notre «imaginaire national nourri de la mémoire douloureuse de l'oppression de jadis» (*Ibid.*), nous sommes devenus sourds à la plainte de «nos pères humiliés» (*Ibid.*).

Il faut donc remonter aux sources, renouer avec la mémoire, «reprendre le voyage dans les profondeurs de notre être collectif» (p. 15). Le moment du couchant n'appelle-t-il pas la remémoration? La compréhension traditionnelle de notre histoire s'effrite; il est donc impérieux de la faire revivre. Le pari de Beauchemin est de se plonger à nouveau dans l'histoire collective, de revisiter «les lieux communs de l'identité québécoise» (p. 17) afin de donner une dernière chance au projet d'aboutir. Le salut se trouve dans cette anamnèse, dans ce ressourcement. Il nous faut à nouveau «expliquer à nous-mêmes le mystère de notre durée et ce qu'elle nous dit de nos devoirs envers l'avenir» (p. 16), chercher à comprendre cette volonté de survivance

VOIR SOUVERAINETÉ...

suite à la page 34

SOUVERAINETÉ...

suite de la page 32



sans cesse accompagnée d'un doute sur nos capacités à réaliser notre destin, cet écart jamais comblé entre la promesse et notre échec. Autrement dit, il s'agit de réexaminer les raisons de notre ambivalence historique pour y trouver des raisons de la surmonter enfin, cette ambivalence aujourd'hui exacerbée, déchirés que nous sommes entre la patience de l'attente et l'urgence de l'action, témoins d'un même épuisement. Puisque l'ambivalence est le fondement de notre identité collective, nous voilà donnée la dernière occasion de la vaincre, de la transcender. Saurons-nous répondre, être à la hauteur du legs des ancêtres ?

Quoiqu'il se défende de proposer une thèse forte, le propos central de Beauchemin est clair et précis. Son objectif n'est pas de reprendre encore une fois l'argumentaire souverainiste, puisque celui-ci a été souvent développé et qu'il a atteint sa limite. Cet argumentaire doit faire place à la politique et à l'assomption de notre responsabilité « en tant que sujets de notre histoire et de notre devenir » (p. 39). La véritable question est celle de la volonté de faire la souveraineté. Selon Beauchemin, celle-ci devrait déjà être réalisée comme conséquence, comme conclusion logique de notre parcours historique. Il importe donc de dégager les conditions objectives de notre ambivalence.

Pour Beauchemin, je l'ai dit, la question est essentiellement morale, c'est celle de la liberté, appuyée sur la conscience de former une collectivité singulière qu'il nous faut retrouver. C'est aussi dire que la question est profondément politique et qu'elle dépasse le calcul des simples avantages de la souveraineté. Ce qui fait défaut, c'est le délitement de ce « nous », de notre conscience collective singulière. Le nationalisme québécois n'échappe pas à la situation de l'époque : remise en question de la notion de nation, ère du soupçon, appel au pluralisme, célébration du multiple, de la diversité, promotion de l'internationalisme et du cosmopolitisme. La défense des droits des particuliers s'oppose désormais à la volonté de la majorité. Ainsi, à l'ambivalence ancienne s'ajoute aujourd'hui la conception actuelle de la démocratie, accentuant la déchirure historique toujours colmatée dans le déni.

Le chapitre premier donne la clé de tout l'ouvrage. Dans les chapitres suivants, Beauchemin en approfondit les thèmes. Dans le second, il dénonce le nouvel argumentaire souverainiste au nom de l'obsolescence de l'idée de nation. Beauchemin n'y voit rien de moins qu'une perte des fondements moraux. Il montre le changement dans l'argumentaire souverainiste, qui rompt avec le passé et détourne la question : ce n'est plus le souverainisme, mais le cadre politique qui devient l'enjeu. L'ouverture à la pluralité et à l'altérité rejoint et conforte notre vieux réflexe d'ambivalence. Le chapitre trois porte sur la question de l'identité, à laquelle on ne parvient plus à répondre. Beauchemin y décèle une nouvelle forme d'ambivalence, mais plus grave que la précédente. Enfin, le dernier chapitre s'interroge : avons-nous rompu avec l'espérance des ancêtres ? Leur sommes-nous infidèles ? Nous affrontons une crise du grand récit qui nous a faits, une incapacité de léguer aux générations futures un héritage de continuité. Nous avons pourtant une responsabilité envers l'histoire, celle d'en infléchir le cours, de renoncer au fatalisme. Notre tâche est de formuler une proposition d'avenir.

Beauchemin clôt sa réflexion en tentant d'esquisser une conciliation entre les paramètres qu'impose la réflexion politique actuelle et

Pour Beauchemin, il existe un mystère de l'histoire québécoise qui est en même temps un jugement. Nous savons notre domination, nous hésitons à y mettre fin, et pourtant nous portons la conviction que nous devons le faire.

le désir historique de souveraineté. Il s'agit de définir une position englobant à la fois une conception substantive, forte, de la nation québécoise et l'idéal démocratique de diversité sociale. À cette fin, la réaffirmation décomplexée d'un « nous » fort est essentielle. Beauchemin est convaincu que « la représentation d'un "nous" avec l'affirmation du pluralisme identitaire et d'un rapport à l'histoire traversé par la concurrence des mémoires » (p. 163) ne sont pas incompatibles. Souveraineté et démocratie ne sont pas des réalités antagonistes. Cette juste proposition demanderait à être élaborée. Il est vrai que le propos de Beauchemin se situe ailleurs : pallier le défaut de volonté collective du peuple québécois. Il demeure qu'il est dommage qu'il n'ait pas élaboré sa proposition, car c'est bien là le nœud du problème.

Beauchemin dit lucidement et courageusement des choses vraies : le délitement de la conscience nationale dans l'idéalisme de l'ouverture à l'autre, dans la célébration naïve de la diversité, un certain refus du politique qui n'est pas qu'idéal, mais aussi conflit et rapport de forces. Il rappelle avec raison que le désir de la souveraineté ne peut s'enraciner dans le pur formalisme d'une identité simplement civique, mais qu'il lui faut une chair, une substance historique.

Pour Beauchemin, la souveraineté est une question de vouloir : elle est un vouloir-être que nous devrions assumer. L'enjeu qu'elle fait valoir est de l'ordre du désir et relève de la volonté de liberté comme devoir-être. Il s'agit de répondre positivement à l'appel de la liberté, à assumer son destin, à être à la hauteur de l'histoire, à se hisser au niveau de l'idéal d'une histoire conçue comme histoire de la liberté. Cela s'appelle assumer collectivement notre responsabilité envers l'histoire. Nous sommes, écrit Beauchemin, condamnés à la liberté.

Dans ce livre très bien écrit, solidement construit, dans lequel on reconnaîtra ses options, Beauchemin se révèle un écrivain dont les envolées lyriques, parce qu'elles rappellent un style aujourd'hui délaissé, nous font prendre conscience combien elles nous manquent aujourd'hui. Mais surtout combien le discours politique actuel a délaissé l'enjeu essentiel du politique, qui est la souveraineté au sens le plus profond et le plus large du terme, combien il est devenu terne. Nous redécouvrons que la politique est d'abord une ambition, un projet, une passion, une éthique, et non pas d'abord une entreprise de gouvernance et de gestion. L'ouvrage de Beauchemin nous rappelle que la politique est affaire de cœur et de raison, une raison qui refuse de se laisser réduire à son aspect purement opératoire et techniciste.

En somme, Beauchemin nous donne un livre très d'actualité : l'avenir passe par la mémoire, il n'y a d'avenir que de la mémoire. L'avenir ne se forge que dans l'assomption constante et créatrice du passé. Nous ne saurions échapper à cette loi du devenir historique. ❖

Beauchemin dit lucidement et courageusement des choses vraies : le délitement de la conscience nationale dans l'idéalisme de l'ouverture à l'autre, dans la célébration naïve de la diversité, un certain refus du politique qui n'est pas qu'idéal, mais aussi conflit et rapport de forces.